

Le désir de la mer

Hélène Rioux

Number 90, Summer 2001

L'invitation au voyage

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14636ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rioux, H. (2001). Le désir de la mer. *Moebius*, (90), 129–131.

HÉLÈNE RIOUX

Le désir de la mer

Ça commence toujours par le bruit de la mer. Des vagues longues qui roulent sur un lointain rivage. La lune s'y mire – son reflet tremble sur les flots noirs. À minuit exactement, tous les soirs de la semaine – sauf le dimanche. Pour Rose, c'est ainsi que commence la nuit.

Au fil des soirs, elle a imaginé un rituel afin d'être prête quand l'enchantement viendra. À dix heures et demie, elle prend un long bain parfumé et très chaud. Elle détend ses muscles, libère son esprit. Dans l'élément premier, tel un fœtus dans son cocon, elle retrouve l'origine. Bientôt, le vide sera total, dans sa tête, dans son cœur, et elle aura atteint l'état de grâce. Tous les tracas de la journée seront évacués : enfermés dans les bulles, ils éclateront à la surface ou se fondront dans l'eau. Elle se souvient des techniques apprises il y a longtemps à des cours de yoga. Profondes respirations. Un, deux, trois, inspire. Lentement. Un, deux, trois, expire. On pourrait ne faire que cela, le faire à l'infini, sans bouger davantage. Inspire, expire, jusqu'à la fin du monde. Yin, yang. Flux, reflux. bercée par la respiration de l'univers. Confondue avec lui... Car c'est ainsi que cela doit être.

À onze heures et quart, Rose sort de la baignoire. Nue devant le miroir, elle masse son corps avec un lait adoucissant, s'attarde aux endroits où la peau est plus rude, coudes, genoux, talons. Elle applique une crème de nuit sur son visage, brosse ses dents, puis ses cheveux avec la brosse dure en soies de sanglier. Cent coups, les cheveux brillent, la circulation est stimulée, le cuir chevelu, fortifié. Elle se gargarise avec un rince-bouche au thé des bois, examine la ligne de ses sourcils, arrache un poil ou deux. Il ne doit pas rester d'imperfection. La tête, le cœur, le corps, à l'unisson.

Elle enfle alors une de ses chemises de nuit à l'ancienne, blanche, aux manches bouffantes, au corsage orné

d'un empiècement en nid d'abeilles, elle vaporise sur ses poignets et derrière ses oreilles quelques gouttes de ce parfum très cher qu'elle ne porte jamais le jour. Tous ces gestes, elle les fait lentement, presque voluptueusement. Elle sourit à son reflet dans le miroir. Cheveux lustrés, peau de velours. Une laque nacrée scintille discrètement sur ses ongles d'orteil. Elle se sent pure et belle.

Elle entre dans le salon, jette un regard circulaire. Tout est en ordre. À minuit moins quart, elle se verse un verre de vieux porto, le dépose sur la table à café. À minuit moins trois, elle allume une bougie dans le chandelier de bronze, un cône d'encens dont les effluves de jasmin embaumeront bientôt la pièce. Elle éteint la lumière. Les rideaux ne sont pas tirés : elle aime apercevoir la lune dans la fenêtre. À minuit moins une, elle s'allonge sur le canapé, pose la tête sur le coussin. Les battements de son cœur s'accélèrent. Me voici, mon amour, me voici prête pour te recevoir. À minuit, elle tend la main vers le bouton de la radio.

* * *

La mer est là, toujours fidèle au rendez-vous, toujours fidèle, et sa présence submerge Rose. Les vagues roulent, leur écume éclabousse les galets. Instant magique : l'air salin se mêle au parfum du jasmin.

Puis la voix vient, cette voix grave qui dit sur la mer des choses émouvantes, si vraies. Et remplies de sagesse. La voix précède la musique. Selon les soirs, elle parle de la mer, de l'amour, de la vie. Même de la mort, mais toujours avec une sérénité parfaite. Parfois elle cite une strophe d'un poème, une pensée de Lao-Tseu. Ce soir, c'est Baudelaire. La voix dit : *Homme libre, toujours tu chériras la mer*. Rose ferme les yeux, la voix pénètre en elle, Rose la sent se frayer un chemin jusqu'à son cœur. Dans sa poitrine, la chaleur se propage. La voix devine toujours ce que Rose aura envie d'entendre, la voix comble son désir avant même qu'il soit formulé.

Des notes de flûte indienne s'immiscent, comme si vraiment la mer chantait et que son chant montait de profondeurs secrètes. Bientôt, les vagues se taisent. Il ne reste que la musique. C'est l'apaisement.

Mais dans le cœur de Rose, les vagues sont restées. Et déjà elle a quitté le salon, dans la robe blanche, elle a plané comme un ange au-dessus des forêts, des champs et des villes, oh ! si légère. Elle s'est posée sur la plage d'English Bay, devant le Pacifique.

Après la musique, quelques secondes de silence. Puis, la voix reprend. Elle dit que la mer a de tout temps inspiré les poètes. Elle parle de la vie tourmentée de Baudelaire, des images éblouissantes engendrées par sa mélancolie. Elle propose d'écouter Erik Satie.

D'autres musiques suivent – musique de l'Inde, jazz, gospel, une chanson chantée en grec par Melina Mercouri – entrecoupées de propos prononcés par la voix. À une heure moins deux, comme avec regret, la voix dit : «C'est sur ces notes que nous devons nous quitter. Ici Julien Deville qui vous souhaite une excellente nuit et vous propose de nous retrouver demain à la même heure, pour un autre voyage.»

Rose murmure : «Merci, mon amour» ou «À demain». Elle éteint la radio et souffle la bougie.